

Fausse Fourrure

Pas grand-chose ne s'offre à la vue. Ce sont d'abord deux lucarnes, deux fenêtres, d'où coulent des litres de lumière éblouissante. Dans un premier temps, un flot fascinant et argenté, et puis finalement blanc grisâtre un peu décevant. Devant chacune des vitres, une petite silhouette animale exécute méticuleusement une danse sinueuse mêlée d'étirement. Elles s'enroulent, se cambrent, font le gros dos et se lèchent les pattes. Le contraste les rend entièrement noires, comme si elles n'existaient pas vraiment. Puis, à mesure que la vision se précise, on devine que l'une est rousse et l'autre d'une belle couleur indéfinissable tirant vers le brun. Elles restent un temps immobile, comme de petites statues de bronze à l'entrée d'un temple. Enfin, l'harmonie se défait. Un saut maîtrisé fait se détacher une pluie de poils de la masse d'un chat. C'est l'appel de la gamelle. L'autre reste encore un moment à contempler le ciel poussiéreux.

L'odeur moite de la pâtée réveille l'insurmontable nausée d'un dimanche matin. Mouvement brusque, main sur la bouche : Où sont les toilettes ?

Déboulant dans une petite pièce, la sueur fiévreuse la fait s'étendre nue sur un enchevêtrement complexe de carrelage bleu-jade et attendre.

Attendre.

Souffler profondément.

Le pire est passé. La main se déplie, libères des lèvres pâles et moites qui tremblement encore un peu. Tout se calme. La porte se pousse mais elle ne peut rien articuler pour l'instant. Ce n'est pas grave, espérons que celui qui la trouve la remette au lit gentiment. Rien qu'en y pensant elle remarque qu'elle est en fait déjà en train de dormir un peu.

Au second réveil, il y a un chat entre ses seins qui ronronne. Sa tête est comme un melon dévidé sur laquelle elle passe une main ternie de maquillage. Paillettes sur le chat. L'incident inévitable. Il ne bronche pas. Ils se regardent.

Ce n'est pas son chat. Elle n'en a jamais eu un qui soit à elle. Son petit chaton. C'est un chat « à quelqu'un ». Elle retrouve avec lui ce rapport immuable d'affection prêtée sans retour, presque par politesse, qui remonte à l'enfance. Et puis une sorte de malaise

Un souvenir, prédomine : Treize ans sur le matelas gonflable de sa meilleure amie, le soleil se lève dévoilant une masse blanche étirée de tout son long sur sa chevelure crépue et faisait ce mouvement de pattes qui est comme compter de cinq en cinq, une main après l'autre. Bonne nuit, mauvais réveil, l'histoire se répète.

Le silence règne. Il étouffe les questions. Ponctués de bruits inconnus, c'est un silence qui lui non plus, ne lui appartient pas. L'appartement paraît vide et les souvenirs peinent à remonter le long de la fange du *Hier-soir*. Des bribes, seulement, brillent de-ci de-là. Une haleine fantasque raconte maladroitement l'histoire de quatre copains qui se rencontrent dans un bar pour le vider. Les tympanes endoloris suggèrent une sortie en boîte de nuit. Ce frénétique battement traverse son crâne à une allure impressionnante, revient se cogner contre une pensée et ne s'arrête pas.

Il doit être dix heures : Les cloches des églises commencent de jouer leur saint tintamarre et se balancent dans leur écrin de pierre, joyeuses et ininterrompues. Chaque tintement tourbillonne terriblement dans la tête comme des billes dans un entonnoir métallique. Pire encore : Les sons résonnent jusqu'au plus profond du ventre, comme pour accuser le coup.

Pourquoi est-elle seule, sans clés, sans souvenirs ni explications ?

L'autre chat pénètre souverainement dans la pièce, comme un juge à son tribunal. Un déhanchement et une mécanique toute particulière, sauvage et maîtrisée. Une étrangeté familière. Il fait mine de ne pas la voir et vient s'enrouler près d'une étagère, tranquille et impassible, plein d'un savoir indéchiffrable. Il est profondément agaçant. Elle observe ce léger frémissement des moustaches. Ce quelque chose de très pudique, lointain et infiniment doux. Une légère vexation s'installe dans l'air moite de la salle de bain. Le miroir est encore embué. Quelqu'un a dû se doucher il y a moins de vingt minutes.

Un grand froid lui saisit l'âme et toute l'étrangeté de la situation prend alors possession d'elle. Elle est une lourde bête, juchée sur les mailles distendues d'un filet, ou enfermée dans une petite caisse et dont les longues inspirations font craquer le bois. Elle est un voleur surpris par une paire de phares étincelants, elle est une imposture à elle-même. Une immense gêne colle à son dos et, coincée sous un poids pailleté et poilu, elle ne peut qu'accepter le flot repoussant de pensées accablantes qui vient à elle mais que quelques pas dans la maison auraient suffi à dissiper. Elle n'a rien à faire ici, pourtant, il faut bien attendre et tenter de recoller les morceaux.

Cependant que le chaton dort toujours paisiblement sur sa poitrine et baigne de chaleur son pauvre ventre endolori, elle se liquéfie progressivement sur le sol bleu froid dans un découragement total. L'angoisse mêlée à l'extrême fatigue est un terreau fertile pour les terreurs du subconscient. Elle se sent glisser dans un sommeil auquel il ne faut pas succomber. C'est le temps de faire, de comprendre, de partir, à la rigueur. Mais il ne faut pas se rendormir. Pourtant c'est peine perdue, le poids de sa conscience éveillée est trop lourd à porter. Dans un dernier effort, elle accroche son regard à celui du chat brun, toujours souverainement immobile, si immobile qu'il paraît un gros oiseau juché sur une branche. Elle ne le lâche pas des yeux. Sinon, elle pourrait s'enfoncer définitivement dans le vacarme de ses chimères hystériques. Somnolente et coupable, elle implore sa protection :

Viens sur mon cœur amoureux toi aussi...

Petit chat chat

Laisse-moi caresser ton air subtil

mêlé de métal qui s'enivre de

tes griffes aimables

Qui est la femme électrique

qui nage autour de ton corps brun

des pieds jusqu'à la tête ?

Et la voilà qui tombe encore une fois dans un demi sommeil fiévreux ou des centaines de chats se succèdent devant-elle sans mot dire. A chacun elle demande « À qui tu es ? » sans jamais avoir de réponse.

Un nouveau réveil en sursaut. Seule sur le carrelage elle frissonne jusque dans ses os. Il faut se lever. Tout son squelette craquelant à mesure qu'elle se lève, elle se demande où elle a bien pu mettre ses habits. Un coup d'œil sur le canapé lui suffit à reconnaître sa chemise et sa longue jupe. Cette fois-ci, elle en est sûre : Personne. À mesure qu'elle s'approche de ses habits, elle renonce à enfiler ses collants qu'elle devine imbibés d'eau de pluie et encore moites. Comment ont-ils fini dans cet état ? Mystère. Hier il pleuvait, c'est sûr, mais pourtant... son parapluie... Elle espère qu'il soit resté bien sagement chez elle et qu'il ne soit pas déjà piétiné par la foule. Elle voudrait réduire le nombre de pertes de cette matinée infernale.

En se reboutonnant, son regard tombe sur le frigo d'une cuisine ouverte. Celui-ci est parsemé de photos retenues par de petits aimants colorés et, aussitôt, une idée tambourine triomphalement dans sa tête. Elle traverse le salon, saute dans la cuisine et se plante devant le meuble, bien décidée à reconnaître son hôte et probable amant. Mais, des soirées aux vacances, quelques personnes dont elle se rappelle vaguement ne servent en rien à déterminer l'identité du coupable.

Il, ou elle, n'est sur aucune photo. Aucun nom n'est inscrit nulle part. La piste miraculeuse s'échappe par la fenêtre, va s'évanouir dans la pluie du dehors. Peut-être retrouver son parapluie, causer un peu...

Une impatience se saisit d'elle, ainsi qu'une envie de prendre la tangente, de quitter la partie. Elle voudrait s'en retourner de là où elle vient et retrouver sa place dans l'ordre des choses. Fouler *son* tapis, manger dans *sa* cuisine. Retrouver *son* calme à *elle*. Si seulement elle était rentrée seule, elle aurait tranquillement regardé *Desperate Housewives* en mangeant une soupe et elle n'aurait pas mis sens dessus dessous sa chère petite vie ben tranquille, entraînée dans des charades sans réponse et toisée par deux greffiers qui en savent plus long qu'elle sur sa propre situation. Absurde ! Humiliant !

C'en est trop. Elle explose. Peste soit de ce trouillard ! Bientôt midi et pas une trace de cet ingrat, pas une réponse, pas un indice. Montre-toi ! Qu'est-ce que tu attends ? Qu'est-ce que tu veux cacher ? Maudis sois tu de ne pas te dévoiler, de ne pas être là, de ne pas l'avoir été depuis le début !

Il lui prend une envie brûlante de tout saccager. De tout fiche en l'air par caprice. Elle aurait, d'ailleurs, deux complices ravis de l'aider. Ah oui ! Tous les trois ils avaient été abandonnés injustement, livrés à eux-mêmes, laissés comme des poupées de chiffon dans cet appartement. Par cet abandon, l'ignoble adversaire savait que tout ce petit monde serait retrouvé tel quel à l'heure du retour, sans avoir bougé, sans avoir rien dérangé, ni osé manger. Si l'on ne savait rien de lui, on commençait du moins à y voir clair dans son jeu. Il s'est dit : « Je la laisse là, qu'elle reste ou qu'elle parte je m'en fiche. » Quel culot ! Face à cette stratégie si basse, si nettement dévoilée, sans pudeur, sans grâce, quel plaisir que de déchirer ces coussins imbéciles, mettre à sac la maison, lacérer le tapis, faire déborder les lavabos, casser des vases et lancer joyeusement le sable de la litière dans tout l'appartement. On tapera du pied pour réveiller les voisins, on verra bien ça lui est toujours égal.

Seulement voilà, la harangue n'est pas adressée. Et toute action, si destructrice qu'elle soit, ne va pas le faire revenir plus vite. Il ne sert à rien de s'acharner contre une ombre, un mirage.

Rien n'est certain face à cet individu. Ni son genre, ni son nom, ni son âge. C'est un tir dans la brume que cette question qui ricoche contre le silence et lui revient indéfiniment. Elle et ces deux chats, finalement, ce ne sont rien de plus que trois personnages dans une pièce vide. Le fond est troué.

Un abattement et une torpeur épaisse ensèrent son cœur.

La faim l'accable. Il faudrait pouvoir ouvrir un tiroir, prendre quelque chose. Elle n'ose pas. Pas l'ombre d'un fruit dans une corbeille, rien qui puisse être chapardé et qui ne viendrait pas à être remarqué plus tard.

Et puis tant pis. Elle fouille. En ouvrant une boîte sur la table elle considère longtemps un vieux bout sec de pain brun parsemé de pauvres graines. Elle humecte son index et attrape maladroitement ce qui semble être un pépin de courge, le porte à sa bouche. Quelques graines de pavot. Deux petites graines de sésame noir. Deuxième service de pavot. Le tout fait tristement gronder son ventre. Pitoyable repas. Un miaulement aigu la fait sursauter. On réclame sa part du butin par terre. Dans un haussement d'épaules elle espère faire comprendre que la question de la pâtée est au-delà de ses compétences. C'est tout de même malheureux de ne pas avoir pensé à nourrir ses chats. Elle étouffe tout ce que cette constatation peut impliquer de fâcheux pour elle. Il faudra bientôt assommer un pigeon à la fenêtre pour avoir le ventre plein. D'ailleurs, à la fenêtre, il n'y a pas grand-chose. Ni un pigeon, ni quoi que ce soit d'autre. Les rues sont désertes, tout le monde est bien chez soi. Sauf elle.

Mais d'ailleurs, qu'est ce qui la retient de rentrer, justement ? La porte est ouverte ? Elle vérifie et la porte s'ouvre en effet sur un grand escalier, la sortie lui tend les bras.

Par curiosité elle regarde le nom sous la sonnette. Illisible, évidemment. Elle se résigne à refermer. Pourquoi ? Une gêne tenace et ce qu'elle ne s'avoue pas être un attachement précoce, un besoin de ne pas être abandonnée, comme ça, après avoir été plongée dans la vie de quelqu'un. Elle se jette sur le canapé et retient deux grosses larmes au bord de ses yeux.

Alors la tête dans un coussin, grommelant un incompréhensible reproche, elle plisse ses yeux fermés jusqu'à voir des étoiles danser sous les paupières. Hier soir... Elle se souvient...d'un long nuage noir posé sur le ciel bleu abyssal. Oui, c'est ça : deux petit phares rouges et verts le traversent. L'air est frais, mordant. Le petit avion glisse sous la brume. Ce temps las lui pique le nez. L'avion, lui, s'en garde bien. Elle sent encore ses joues crispées dans un sourire qu'elle rend à quelqu'un mais qui ? Qui danse avec les autres, boit avec les autres, fais des sourires comme les autres qu'on lui rend comme à un miroir ? Il trouve joli ces paillettes bleues sur sa peau noire. C'est gagné pour elle. Trois coups d'avance d'hier préparés dans sa salle de bain. Tout ça pour quoi ? Ils ne valent plus rien ce matin. Tant pis pour les martyres du lendemain. Tant pis pour elle. La belle se déroule à distance. Elle se fait distancer, elle se disperse et se dissipe. Il faut se reconcentrer ! Hier, hier...

Les doigts gelés sous la veste de ce quelqu'un, on rigole parce que c'est amusant. Rien n'est très profond dans ces rapports. Ce sont des avancées stratégiques. On sent, sous le parfum, la peau de quelqu'un de nouveau sous les pulls en laine et les sous-pulls en cotons. L'ombre d'un cœur qui bat et qu'il ne faut pas briser trop vite. On oublie la tactique. On se regarde, on se sourit, le miroir fond, on brise la glace et c'est un autre qui se dévoile — pour mieux se cacher. Une impression d'apesanteur. Le frisson du jeu dangereux. Danser et faire du cinéma avec sa paire de gants. Détendre l'atmosphère. L'autre rit, ça fonctionne. La veste a senti si bon tout à l'heure. C'est un jeu, il faut retrouver ce parfum les yeux fermés dans la boîte de

nuit. On gagne une danse. On perd une matinée. Le parfum, maintenant, est tout autour, aucun visage pour coller dessus, aucun nom qui se mette dessous. Monsieur Samedi et Madame Soir ont un fils. Comment vont ses chats ?

Bien.

Ils sont sur ce canapé avec cette fille qui est sur ce canapé. Chut. Car il est, ma foi, encore l'heure de la sieste. Tant pis pour les souvenirs, ils se mélangent à nouveau. La partie serait si simple si on pouvait rester plus longtemps les yeux ouverts. Mais avant de sombrer pour la troisième fois, une lourde acceptation fait son chemin dans ses veines et déborde dans un long soupir. Ce sont ces chats qui ne veulent décidément pas la laisser dormir. Ce sont ces chats qui tournent autour d'elle, lui marchent sur le dos. Ce sont ces petits sorciers qui exercent une sorte de magie discrète. Rituel à huit pattes. Ils invoquent le calme par de longs miaulements. Leurs cheminements caressants la font s'emballer dans une couverture, s'enterrer avec eux dans les coussins, et là, au fond de ce nid tout rembourré d'ouate, trouver la salvation inattendue comme une source fraîche au milieu du désert. Trouver l'amour de soi. De ce soi tout poisseux, collant, cassé et un peu humilié. Adieux à l'ego. Elle a perdu mais c'était vraiment drôle. Qu'il est bon de sentir ce poids s'envoler vers le gris du ciel, s'amonceler sur la masse de lourds nuages auquel il appartient. Fixer ce gris indistinct et essayer de regarder le plus loin possible dans cette uniformité. Toiser la pesanteur avec légèreté, détachement et aimer jusqu'à la sensation du tissu sur sa peau. Respirer profondément dans cet espace inconnu et se laisser glisser en rigolant dans la rivière des choses irrattrapables. Caresser tous les sons nouveaux. Les faire siens et ne plus avoir peur. Câliner les petits chats pour que la gêne et l'angoisse se décolent entièrement. Se retrouver soi-même. Chaque expiration semble une douce résignation. Elle est bientôt endormie. Trois petits chats lovés sur le canapé. Personne sur le paillason. Tout est très bien comme ça.

Soudain, les félins se figent. Leurs têtes se tournent vers la porte. Un ruissellement de cliquetis mécaniques et...